

Brian Wilson

On savait que Brian Wilson avait côtoyé la démente. Que le compositeur des Beach Boys, reclus et tourmenté,

continuait à mener un combat incessant contre la folie. Pourtant, on ne connaissait rien, ou presque, aux origines de son mal. C'était peut-être tant mieux. Eh bien, à présent, on en sait un peu plus. Grâce à *Nothing Was, on sait que*

l'enfance de Brian Wilson a été un enfer. Le magazine américain a en effet publié le premier chapitre d'une autobiographie du musicien, *Wonderful as he was : my own story*, et ce qu'on y apprend fait froid dans le dos. On peut supposer que l'écriture de cette confession lui a été soufflée, dans le cadre de sa thérapie, par son psychiatre et ange gardien, le docteur Landy. Plutôt gardien qu'ange d'ailleurs, puisqu'il se trouve partager la moitié du copyright.

Les incriminations de l'histoire des Beach Boys savent bien que le père des frères Wilson était un homme difficile, qui s'était disputé avec ses enfants pour des questions de royalties accaparées. Mais personne ne pouvait imaginer que Murray Wilson, employé chez Goodyear, puis vendeur de matériel aéronautique, ait été un véritable psychopathe. Cet homme était lui-même le fils d'un plombier alcoolique qui l'avait, à l'âge de 19 ans, frappé avec une canne en fer jusqu'à lui arracher un moicéau d'oreille. Il est vraisemblable, qu'on nous pardonne la psychanalyse facile, que l'homme se soit inconsciemment vengé sur sa propre famille. Dès les premières lignes, la couleur est annoncée par Brian Wilson :

"J'ai toujours pensé que papa n'avait jamais dû avoir d'enfants. Ce n'est pas que je ne tuis pas heureux d'être là. Mais papa était un tyran, animé par ses caractères explosifs, imprévisible. Il hurlait constamment contre ses trois enfants, spécialement l'aîné, qui se trouvait être moi. Il se voyait sans doute comme un père aimant, dirigeant sa progéniture d'une main ferme, mais il nous a brutalisés psychologiquement et physiquement, créant des blessures qui n'ont jamais guéri. Ma mère buvait souvent, je suppose que c'était pour calmer sa douleur ; mon frère Dennis est mort ; mon frère Carl vit à l'écart, incapable de communiquer ; papa a déposé en moi une tendance à la maladie mentale, qui m'a laissé infirme."

Le texte est presque entièrement consacré au récit des multiples brutalités infligées par son père au jeune Brian. Ça commence dans une saine ambiance. Un jour, le père, exaspéré, laisse choir le bébé sur le trottoir devant l'entrée de la maison : *"Il est possible que le cerveau ait été atteint"*, souligne aujourd'hui Brian sobriement. A 9 ans, l'enfant est battu comme plâtre par son père pour avoir détaché le chien des voisins, confié à la garde de la famille Wilson. Une autre fois, en guise de punition, il se fait attacher à un arbre. Sans compter les brutalités ordinaires. Encore plus cinglé : un soir, le père, pour punir son aîné, jette un journal par terre dans la cuisine et exige de lui qu'il se soulage dessus. Pleurs, implorations, supplications... il doit s'exécuter : *"J'avais*



été humilié, sans discussion. Mais plus encore, sous les yeux de ma propre mère, mon père m'avait déposé de mon amour-propre ; il m'avait violé". Il ne manquait plus qu'une scène digne d'un film de Cronenberg. Un jour, un voisin révèle à Brian, âgé de 14 ans, que son aimable père porte un œil de verre. Celui-ci remarque, à table, le regard bizarre de son fils. Il l'entraîne dans sa chambre et, dans un mouvement théâtral, se retourne subitement, brandissant l'œil de verre, posé dans sa paume, sous le nez de son fils. *"C'est un œil de verre, lui dit-il tranquillement. Des questions ?"* Après lui avoir raconté qu'il a reçu un jet d'acide quand il travaillait à l'usine Goodyear, il lui montre l'orbite vide de l'œil mort (*"une cavité de chair cicatrisée, rouge vif, à nu"*) : *"Pauvreté, je vois de la pierre en courant, avec des éris et des larmes, comme si je venais d'assister à un crime, en proie à l'hystérie. Je me demandais : qu'est-ce que ce type veut me faire ?"*

Heureusement, à la maison, il y avait une mère jouant du piano. Son père aussi, mais dans un but précis : Murray Wilson ambitionnait de gagner sa vie en écrivant

des chansons. A cette fin, il se mettrait tous les soirs face au clavier, entouré par sa famille. Il crut son jour de gloire arrivé quand, une fois, un chanteur local reprit l'une de ses créations au cours d'un récital en direct à la radio. Ça n'alla pas plus loin et, par la suite, il dut se contenter d'encourager, si l'on ose dire, les talents de son fils. Il fallit lui casser son ukulele sur la tête quand, à l'âge de 5 ans, l'enfant, au lieu de se coucher, entreprit de composer sa première chanson.

Murray Wilson est sans doute responsable, par un coup mal placé, d'un des particularités les plus connues de Brian Wilson : sa surdité de l'oreille gauche.

On dit que ce sont les enfants sans histoire qui rêvent de violence. Mais le contraire est sûrement plus vrai encore : ceux pour qui l'enfance fut un enfer ont besoin de croire aux anges et au paradis. Ce fut le cas de Brian Wilson qui révèle comment il se réfugia dans la musique pour échapper à ce père qui le terrorisait. Il avoue sur quel fond de tristesse et de désespoir il composa la musique la plus céleste et la plus lumineuse : *"Aussi loin que je me rappelle, j'entendais toujours de la musique, de légères brèves de mélodie qui flottaient dans l'arrière-fond, dont l'intensité variait selon mon état. Toi, j'ai appris que, quand je me désaccordeais d'avec le monde, je pouvais m'accorder avec une musique mystérieuse, tombée du ciel"*

(*Michka Auzeay / photo : P. Sowald*)